

La chimère

écrit par l'oiseau épieur

« *Shakespeare disait : « La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de ses propres entrailles ».* Mais ce qu'il a oublié de dire, c'est qu'un monstre peut s'éveiller au sein de n'importe quelle âme, de n'importe quel corps, à n'importe quel moment et a le pouvoir de rendre fou même les plus sages. » C'est ici, à la page cent seize du livre « *Les plus grands vices des Hommes* » qu'Hélène Waldener, une des seules reporters de son époque, sentit ses paupières devenir lourdes et se laissa alors submerger par l'obscurité environnante. En cette soirée pluvieuse et monotone de décembre 1942, on pouvait entendre les claquements des gouttes de pluie qui s'abattaient contre le haut biscornu de sa misérable tente. Mais qu'importe le vacarme qu'il pouvait y avoir au dehors, Hélène finit comme chaque soir par tomber dans les bras de Morphée après avoir été bercée par ses bouquins qui étaient une de ses seules sources d'apaisement. Vous vous en doutez certainement, 1942 rime avec désespoir et tyrannie. En pleine guerre mondiale, alors que l'humanité était tiraillée entre les coups de feu et les cris de détresse, cette jeune journaliste âgée de vingt-quatre ans risquait sa vie tous les jours au service de son pays et de la presse Allemande. Je vous l'accorde, une femme qui œuvre de la sorte, relève, à cette période de l'histoire, du surréalisme. Mais le contexte insolite surmontait les idéologies phalocrates omniprésentes à cette époque. Les journaux étaient en crise face au manque d'effectif causé par la guerre. Les hommes étaient au front et le peu de journalistes qui restait devait assurer le maintien des gazettes sur place en refusant de risquer leur vie à l'étranger. De ce fait, infiltrée à l'arrière des combats de la Bataille de Stalingrad, en Russie, elle analysait, écrivait, photographiait, en bref, elle nourrissait le journal pour lequel elle travaillait, mais aussi l'armée allemande. Alors oui, je sais que vous y pensez déjà. A tous ces vieux-jeux qui ne cessaient de répéter aux quatre coins du champ de bataille : « mais pourquoi donc une fleur bleue pareille poserait pied au beau milieu de ce bain de sang ? ». Mais Hélène les ignorait de même qu'elle avait ignoré les hommes tout au long de sa vie. Son caractère se fondait presque dans ce décor apocalyptique et déshumanisant. De prime abord, on pourrait la

qualifier de femme solitaire, amère et sans saveur. Il est vrai que ce n'était pas son genre les mots doux et les « *je t'aime* ». Elle possédait une certaine carrure probablement due à son iris noir perçant qui accompagnait sa chevelure couleur caramel dégageant l'image d'une femme que l'on ne pouvait pas déstabiliser. Forte, tenace et indéfectible. Plus le temps passait et plus les corps s'entassaient, le sang desséché restait ancré dans la terre qui moisissait en se fondant aux larmes des soldats, mais elle, elle restait impassible. Comme si rien ne pouvait l'atteindre. On ne la voyait jamais pleurer, jamais aucune empathie à tel point qu'ils finissaient tous par la surnommer : « *la sans-cœur* ». Aucun sentiment, aucune émotion, juste un corps vide, vide d'amour et de sensibilité. Enfin... presque... Au milieu du carnage de cette boucherie humaine, en enchaînant les articles et les clichés, il y avait ...juste là... ces yeux bleus sésamiques...translucides. Le petit creux sur son visage, sur sa joue gauche, que l'on voyait lorsqu'il laissait apparaître son sourire angélique. Et sa voix suave qui balançait le cœur d'Hélène entre rêve et fantasme tel un pendule qui résonnait entre chaque souffle qu'expirait ses poumons. Vous l'aurez compris, il s'agissait d'un homme, un jeune militaire. Il s'agissait de Peter Schröder. Le seul qui avait réussi à atteindre l'émotivité de la jeune femme. Mais aussi surprenant que cela puisse paraître, c'était entre tous ces éclats d'obus, cette barbarie et cette brutalité qu'elle les avait entendus pour la première fois. Ces battements d'ailes des papillons qui bourdonnaient de plus en plus fort dans le bas de son ventre. Cela peut sembler absurde mais tout était parti d'un simple regard, d'un sourire et de quelques mots attendrissants qui auraient amadoués même les plus rudes. Depuis, ils se voyaient de temps à autre pour échapper à la triste réalité qu'était leur environnement. Et ce soir-là, alors que les nuages ne cessaient de larmoyer et qu'Hélène était plongée dans un sommeil déjà profond, Peter glissa dans sa tente un plaid parfumé de chaleur humaine en lui murmurant à l'oreille : « *Bonne nuit, ma chère Hélène* ». La seconde d'après, il avait disparu dans la pénombre.

*

Le lendemain, après avoir passé une journée insipide et grisâtre, ils se retrouvèrent au crépuscule, assis à même le sol contre un muret humide et défiguré à l'image des bombardements que subissait la ville. La lune brillait d'un blanc étincelant lorsque Peter rompit le silence :

« Elle est vraiment belle ce soir

- De quoi parles-tu ? répondit Hélène confuse

- De la lune... ça fait du bien de voir que quelque chose brille encore par ici, dit-il, les yeux levés vers le ciel, ébloui par ce qu'il voyait.

- Écoute, je sais que demain tu vas devoir partir au front mais crois-moi, tu n'y laisseras pas ta vie, affirma-t-elle d'un ton déterminé en essayant de capter l'attention des pupilles de Peter qui étaient déjà trop obnubilées par l'éclatant reflet lunaire.

- Tu sais, parfois je me dis que même si ma vie s'arrête demain, ce n'est peut-être pas une si mauvaise nouvelle...répondit-il d'un air étonnamment calme qui déclencha un léger affolement dans le corps d'Hélène.

- Comment ?? Peter ? Tu n'es pas condamné, loin de là d'ailleurs. La guerre ne durera pas éternellement, tu n'es qu'au début de ta vie... Imagine toutes les années qui t'attendent et dont tu te privas si tu baisses les bras maintenant.

- Mais non, Hélène je te parle de la gaieté du monde. Même si, par miracle, j'arrive à m'en sortir jusqu'à la fin de la guerre, tu ne vois donc pas que tout est sombre et triste ? J'ai bel et bien l'impression que la lune est la seule à être encore belle à regarder. Il n'y a plus aucun rire, aucun bonheur... plus aucune lumière... que les étincellements des coups de feu qui nous rendent indifférents de plus en plus chaque jour... La guerre est en train de figer le monde dans un désespoir qui n'a pas de porte de sortie... tu ne le ressens pas, toi ? »

Un silence s'installa et les yeux de notre « *sans-cœur* » se mirent à briller :

« Si... bien sûr que je le ressens...

- Tu sais... Parfois, je me demande pourquoi nous avons dû naître durant cette époque... et parfois même, je me demande pourquoi nous avons dû naître de ce côté de la barrière. »

Une stupéfaction prit forme au sein de l'iris d'Hélène qui le regarda entre émerveillement et horreur. C'était la première fois que, devant elle, quelqu'un remettait en cause les actions de l'Allemagne au sein de la guerre. Peter se rendit aussitôt compte de son erreur. Paniqué, il essaya de se rectifier :

« Attends, non ! Je parlais de ce muret, il est si humide et vraiment désagréable, tu ne voudrais pas plutôt que l'on change de place ?

- Non... dit-elle en lui agrippant le bras. Il n'y a qu'ici que l'on peut observer la lune, une des seules lumières à regarder sur ce champ de bataille... c'est unique, pour des Allemands comme nous qui ne veulent pas l'être et pour un soldat comme toi qui se bat sans savoir pourquoi... »

A l'instant même où sa phrase s'acheva, Peter comprit qu'elle était comme lui. Tous deux étaient de simples innocents ayant été jetés dans la fosse aux lions sans même savoir si le bien était de leur côté, sans même savoir si leur humanité était toujours présente. Peter était perdu dans l'incompréhension du moment :

« Mais je pensais que...

- Que j'informe quotidiennement l'armée allemande ? dit-elle en l'interrompant brusquement. Que je nourris les journaux de photos de soldats allemands en pleine forme pour alimenter une horrible propagande ? Oui, très certainement... mais ne crois pas que je soutiens un seul instant le gouvernement allemand...

- Mais pourquoi as-tu accepté de venir ici dans ce cas ?

- Crois-tu réellement que je transmets tous les renseignements à l'armée ? Mon but est de camoufler le plus d'informations qui pourraient leur donner l'avantage. Et en ce qui concerne les photos, crois-moi que j'en ai pris des dizaines sur l'horreur qu'il y a ici et que je compte bien les diffuser en accusant l'Allemagne à l'instant même où la guerre sera terminée. »

Peter comprit de suite qu'il ne parlait pas à une journaliste allemande mais à une

résistante, rusée et sûrement bien plus courageuse que les soldats présents ici. En pleine hésitation entre peur et admiration, il haussa les sourcils et répondit d'un air absent :

« C'est sans doute la chose la plus folle que l'on m'ait jamais avouée »

En soutenant le regard de Peter, Hélène répliqua :

- C'est... c'est une bonne chose alors ?

- D'être contre ce régime nazi complètement fou et cruel ? Sûrement la meilleure chose que l'on m'ait dite depuis bien longtemps. »

Un ricanement nerveux s'échappa du coin des lèvres de la jeune femme soulagée et rassurée. C'est avec un visage plein de naïveté que Peter contempla son sourire :

« Écoute... Je sais que demain, une dure journée m'attend et on ne sait ce qui va m'arriver. Mais s'il te plaît, n'abandonne jamais. Promets-moi de ne jamais abandonner.

- Je te le promets, dit-elle le sourire toujours suspendu à ses lèvres. Et toi, promets- moi qu'il ne t'arrivera rien. »

Peter s'approcha délicatement de son oreille et lui chuchota : « *Je te promets de tout faire pour* ». Le son de sa voix résonna dans l'esprit d'Hélène comme une caresse qui l'avait enveloppée au point que les papillonnements de son cœur ralentissaient. Comme les fleurs qui s'éveillent les jours de printemps, elle était lumineuse et apaisée. Et ce soir-là, même la lune avait l'air de sourire.

*

Le lendemain tant redouté fut un véritable archétype du chaos. Les hurlements d'horreur avaient vibré de partout, le sang avait jailli de toutes parts et les canonnages avaient retenti à chaque coin des allées dévastées qu'il restait de Stalingrad. Dans l'incapacité d'agir, Hélène, crispée et oppressée par son angoisse, avait attendu toute la journée le retour de Peter qui était parti au front dès le matin. Mais minuit avait sonné. Les corbeaux croassaient et hurlaient en cœur le chant du malheur, comme si leurs cris rendaient hommage aux morts

étalés sur les parois des murs de la citadelle. Cela avait été une journée bien plus rude que d'ordinaire et le vent glacial frigorifiait les épaulettes de ces hommes qui enduraient avec panache ces atrocités. Les traits de leurs visages transpiraient de détresse et de dégoût envers cette survivance que faisait naître la guerre. Et pendant que cette épaisse désolation s'étendait de plus en plus dans l'âme des soldats, Hélène, quant à elle, toujours dans l'attente, embrassait de plus en plus la désillusion. Des heures avaient passé et toujours aucune nouvelle de Peter alors que la plupart des survivants partis le matin étaient revenus avant la tombée de la nuit. Pour elle, c'en était trop. Il fallait qu'elle sache. Alors, à pas de loup, elle se dirigea vers le seul endroit où il pourrait être en dehors d'un effroyable tas de cadavres décomposés, le seul endroit où l'espoir qu'il soit encore en vie régnait : l'infirmerie. Sur le chemin, elle avait ramassé un petit caillou qui avait son charme, pour le donner à son bien aimé. Elle avait le pressentiment qu'il était là, tout près, toujours bien vivant et prêt à lui sourire avec sa délicate fossette qui avait le pouvoir de faire rosir ses tendres joues. Et plus elle s'approchait de la tente des blessés, plus elle sentait l'excitation frémir et s'étaler dans l'entièreté de son corps. A quelques mètres seulement, elle se fit discrète pour ne pas se faire remarquer et vit des dizaines de corps allongés et profondément endormis. Perdue et désorientée, elle se demandait comment elle allait s'en sortir pour le retrouver, s'il était bien ici. Et puis...l'inimaginable se produisit. Un délicieux rire lui picota l'oreille. Aussitôt entendu, aussitôt discerné, elle le reconnut entre mille : c'était celui de Peter. Une euphorie naquit entre ses poumons et son souffle suivit la cadence d'une valse d'un soir d'été. Les pupilles dilatées et le sourire jusqu'aux oreilles, elle s'approcha de cette douce mélodie. Toujours derrière la tente, elle en fit le tour, l'oreille collée à celle-ci. Et c'est là, qu'elle le vit. Mais étonnamment... elle perdit aussitôt le sourire. Le bras compressé de bandage, il riait aux éclats, accroupi sur un petit tabouret bancal, accompagné d'une jeune femme assise à ses côtés qui succombait à son sourire contagieux. Une complicité transparaissait de leurs

visages lumineux. Et leurs regards pétillants étaient plein de désir l'un pour l'autre, comme s'ils s'embrassaient avec les yeux. Et cette tension, Hélène la connaissait bien. C'était exactement la même qu'elle avait connu la veille. Assistant dans l'ombre à la scène, elle serra inconsciemment de toutes ses forces son caillou dans la paume de sa main en dégageant toute sa nervosité. Sa vue se dirigeait envieusement vers cette jeune infirmière à la chevelure dorée. Elle avait le teint pâle et les yeux ronds d'un bleu perçant. Son visage dégageait une certaine naïveté et ses traits fins dessinaient en elle une harmonie que l'on n'apercevait pas à tous les coins de rues. Peter ne cessait de remettre en place ses délicates mèches flavescents derrière son oreille plaisante et raffinée. Une larme coulait doucement le long de la joue chagrinée d'Hélène qui lâcha son caillou au sol et s'en alla en courant vers sa tente. Cette nuit-là, même les livres ne surent consoler le désarroi de notre résistante qui pleurait au point qu'elle sentait son cœur se déchirer larme après larme. Cela faisait probablement des années qu'elle n'avait pas connu cette mélancolie, cette neurasthénie. Et aussi étonnant que cela puisse paraître, la cause en était des plus curieuses, il s'agissait d'une simple inconnue, une surprenante et charmante inconnue.

*

Trois semaines s'étaient écoulées depuis cette nuit singulière et janvier avait pointé le bout de son nez. L'année 1943 débutait sous les auspices d'idylliques flocons de neige touffus et bien garnis qui se déposaient délicatement sur le sol humide de Stalingrad. Depuis, aucune nouvelle de Peter qui pourtant, s'était remarquablement rétabli. Notre journaliste ayant l'oreille fine, l'avait appris par des chuchotements maladroits et peu discrets d'autres soldats. Il aurait eu une infection dû à des entailles profondes situées au niveau de son avant-bras. Mais même s'il avait connu une guérison éclair, il passait la majeure partie de son temps à l'infirmerie sous les regards avides d'Hélène qui pleurait en douce toutes les nuits. Complètement déroutée, elle subissait les regards vides et insignifiants de Peter qu'elle voyait de temps à autre, au loin. Le plus drôle dans

cette histoire était qu'il avait tenu sa promesse ; il était toujours en vie. Et pourtant, Hélène n'avait jamais connu une telle souffrance. Elle avait l'impression d'être devenue folle. Peut-être qu'elle avait halluciné et que tous ces mots doux n'avaient jamais existé ? La flamme ardente qu'elle ressentait pour cet homme n'était peut-être que le fruit d'une folie qui l'avait brûlée vive. Mais une part d'elle-même ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle n'avait pas perdu la raison et que cette inconnue était la cause de ses tourments. Il est vrai que le manque de son être aimé la rongait de plus en plus, et cela allait finir par l'engloutir complètement. Elle le savait mais se sentait incapable de combattre cette tristesse qui grossissait de jour en jour. Enfin... presque... En vérité, le seul moyen qu'elle avait trouvé pour survivre à ce chagrin était d'en déceler l'origine et de le combattre à la racine. Et c'est ainsi que ses pleurs se transformèrent petit à petit en haine, incontrôlable et surdimensionnée envers une seule et même personne : cette jeune blonde qui semblait avoir tout pour elle. Journaliste hors pair, en à peine quelques jours, elle avait tendu l'oreille, cherché et observé pour tout savoir sur elle. Ce n'était donc plus une simple inconnue, c'était Flora Ludwig, une Allemande d'origine anglaise âgée de vingt ans. Partout où ils allaient, elle et Peter, où ils discutaient, Hélène était cachée, pas loin, motivée par un amour passionnel et un désir de plaire inachevé qui lui montait à la tête. Pensant que leur œillade se faisait à l'abri des regards, ils ne se doutaient pas un instant qu'elle était toujours là, à analyser leur moindre fait et geste. Et puis il arriva une nuit où elle aperçut Peter près de la tente de l'infirmerie, là où Flora avait l'habitude de se réveiller. Il glissa sur le sol soigneusement un petit bout de parchemin usée et s'en alla sans un bruit. Mais comme rien ne lui échappait, Hélène le vit et céda à la tentation de prendre la petite lettre pour la lire.

Ma chère Flora,

Je t'écris ce soir car je ne parviens plus à garder ces pensées pour moi. Elles tournent en boucle dans

ma tête, trop fortes pour que je les ignore.

J'ai attendu des heures, espérant trouver le sommeil. Mais il semble que certaines émotions ne se taisent qu'une fois couchées sur le papier. Notre dernière conversation me hante et je m'en veux infiniment pour mon manque d'empathie ainsi que pour ma réaction froide et brutale. Contre mon gré, j'ai pris peur. Je m'excuse sincèrement pour ma minable crainte en espérant que tu me pardonneras. Sache qu'avec moi, ton secret sera bien gardé. Je sais bien que la semaine qui nous attend sera une semaine de combats mais s'il te plaît, quand tu auras lu ce message, dépose-moi une réponse sous le rocher près de la tente d'armurerie numéro six.

Le doux son de ta voix me manque et ne cesse de me trotter dans la tête. Je t'en prie... n'ignore pas ma désolation...

Signé : Une personne qui rêve de ton regard chaque soir

Et c'est ici. Ici qu'il est né.

Ce monstre dans le corps de notre *cœur brisé*.

Car étrangement, Hélène n'était pas blessée par toutes ces paroles attendrissantes qui ne lui était pas destinées. Non. Elle ne l'était pas, car elle n'avait eu le temps de l'être. Aussitôt lue, aussitôt volée, la lettre de Peter s'était retrouvée en un rien de temps dans la poche d'Hélène. Comme victime d'un réflexe, elle s'en alla, sans réfléchir un seul instant. Pourquoi ? Car en moins d'une seconde, un démon lui insuffla une idée noire : s'enfuir avec la lettre et répondre à la place de Flora. Oui, car il fallait qu'elle ait une réponse à toutes ces questions qui lui trottaient dans la tête : quel était ce secret ? De quoi parlait-il ? Comme tout bon reporter, elle céda à sa curiosité. Mais aussi et surtout, elle ne sut résister à l'envie d'écrire à Peter, son bien-aimé. Elle savait pertinemment que la semaine qui allait suivre serait une semaine de rudes batailles et que Flora serait dans l'incapacité de voir Peter. Alors, elle succomba à la tentation d'embrasser le vice du mensonge. Mais il fallait la comprendre... Assoiffée et affamée, cela faisait des jours qu'elle l'était. Et son manque d'amour s'étendait en elle comme une tache d'aquarelle qui ne cessait de s'élargir. Son histoire était

similaire à celle d'un fumeur habitué à enchaîner une vingtaine de cigarettes dans la journée, et qui un beau jour s'en trouvait privé. Elle devenait folle à l'idée de disparaître dans le regard de Peter, folle, à l'idée qu'on la prive de sa drogue. Alors oui, c'est ici que sa vilenie prit le dessus sur elle-même. C'est ici qu'elle dit un dernier au revoir à ces larmes pour passer à l'acte. Et pour cette amoureuse des mots, cela n'était pas très difficile, elle vit plutôt cela comme un petit jeu. Ainsi, d'un air folâtre, elle alla déposer dès le lendemain, sous le rocher, une petite lettre abîmée ;

Mon très cher Peter,

Une euphorie a envahi mon corps à la lecture de tes mots et j'ai dégusté chacune de tes syllabes aromatisées d'amour. Je n'oublierai jamais nos moments uniques, plongés dans le regard l'un de l'autre. C'était toi qui illuminais mes journées, mais tu comprendras que mon secret m'est hélas, trop lourd à porter et je ne veux t'infliger ce poids. Prends soin de toi, je suis certaine que tu deviendras l'étoile qui brillera plus que les autres.

Signé : Une personne qui te souhaite une vie assaisonnée de félicité

PS : si tu veux me répondre, je jeterai un dernier coup d'œil sous ce rocher, demain matin

Hélène connaissait bien Peter, et comme prévu, le lendemain matin, dès l'aube, sa réponse patientait sous le petit caillou ;

Mon amour,

Je t'en prie, tu ne peux raisonner de la sorte. Que tu sois juive ou non, tu n'es pas l'être exécrable par lequel ils te définissent. Laisse-moi te prendre par la main et t'aider à surmonter ce monde répugnant et sinistre. Tu brilleras même s'ils essayent de t'étouffer sous leurs odieux préjugés. S'il te plaît, ne les laisse pas nous ruiner.

Signé : une personne qui ne veut briller qu'avec toi.

Et là, Hélène comprit. Elle comprit qu'elle avait une arme entre les mains, l'arme qui permettrait de nuire à son propre malheur. Oui, je sais que vous y pensez, et moi aussi. Mais serait-elle réellement capable de commettre un tel acte ? Dénoncer la religion de Flora au beau milieu de cette offensive allemande serait condamner cette infirmière à la morgue, et elle le savait. Mais une fois posée près du muret, là où elle avait l'habitude d'observer la lune avec Peter, une sensation de chaleur la chatouilla dans le bas de son ventre et elle grimpa jusqu'au niveau de ses joues qui devinrent inconsciemment rosées. C'était comme si elle suffoquait intérieurement, son cœur s'accéléra et son corps bouillonnait. Cette idée complètement immorale ne cessait de la tourmenter. Elle s'imagina retrouver Peter comme si Flora n'avait jamais existé. Et en une fraction de seconde, elle fut prise au dépourvu. Il s'empara de tous ses membres, ce démon cruel qui lui soufflait à l'oreille, d'aimer cette sensation. Comme dopée, l'âme d'Hélène était devenue faible et fragile, elle en voulait toujours plus. Insatiable, telle une chienne errante étourdie par des fantasmes amers. Plaire, le seul but dicté par cette ignoble créature. Au fond d'elle, elle essaya de se cramponner à sa stabilité mais hélas...que faire lorsque cet être immonde prenait possession de son esprit comme s'il buvait le sang de ses veines et arrachait sa chair. Elle ne sut résister au manque, au désir de plaire et aux pensées nostalgiques qu'elle rattachait au doux souvenir du rire eurythmique de son aimé. Alors voulant à tout prix récupérer son Peter, elle écrivit sur un petit bout de parchemin d'une main assurée : « *Flora est juive* » et le déposa en évidence près des fusils, là où le commandant de l'infanterie se rendait le plus souvent. Le lendemain, Flora était exécutée.

*

Une semaine s'était écoulée depuis la mort de Flora et son secret s'était rependu comme une traînée de poudre. D'un ton arrogant et moqueur, ils la surnommaient tous : « *la sale juive* » en salissant son honneur et sa mémoire.

Hélène, qui n'avait pas une once de culpabilité, s'était décidée à aller voir Peter, son tendre et affable Peter. Elle l'avait aperçu au loin, près d'un bâtiment délabré, assis à même le sol au beau milieu d'une petite pluie fine qui tombait du ciel. Le cœur d'Hélène battait la chamade, elle se hâtait d'aller contempler à nouveau ce délicieux visage. Mais à quelques mètres de lui, elle entendit... ses lamentations. Les pleurs de son bien-aimé qui extériorisait son désespoir et faisaient écho. Noyé dans un torrent de larmes, il me hurlait son malheur, à moi, ainsi qu'aux autres corbeaux qui semblait être les seuls à le comprendre. On l'entendait gémir : « *Flora... je t'en prie... dis-moi que tu es toujours là...* ». Hélène prise de panique s'enfuit d'un seul coup, sans même s'être faite remarquée par Peter. Elle alla s'enfermer dans une petite cabane à armements. Autour de tout cet arsenal, des cris et des hurlements de remords résonnaient inlassablement entre les parois de sa chair, là où son sang brûlant traversait son corps tremblant. Comme un liquide qui se met à bouillir, ses pommettes se réchauffaient au rythme des battements de son cœur lancinant. Qu'avait-elle fait ? Elle ouvrit enfin les yeux. Elle prit conscience du diable qui l'habitait et sa moralité remonta à la surface. Sa compassion ressurgit et elle éclata en sanglots. Se mordant les doigts, elle se dégoûtait à s'en donner la nausée. Telle une chimère, elle ne se reconnaissait pas et ne s'identifiait plus. Moitié chèvre, moitié lion et avec une queue de serpent, Hélène se débattait entre son démon, son amour et sa lucidité. Comment une résistante comme elle avait-elle pu tuer une pauvre innocente ? Elle comprit à cet instant qu'elle avait laissé son cœur entre les mains d'un homme qui charmait et séduisait pour fuir la réalité de la guerre et qu'il avait fini par aimer une de ces cibles. Mais ce n'était pas Hélène la concernée... c'était Flora. Écœurée d'elle-même, elle était persuadée qu'elle n'arriverait plus à regarder son reflet dans la glace. Alors elle prit un fusil, et se tira une balle en pleine poitrine. Peter, interpellé par ce bruit assourdissant se dirigea vers la petite cabane et y trouva Hélène, sur le sol, en pleine hémorragie. Elle était morte. Le regard désemparé, il s'approcha d'elle et vit la petite lettre

qu'il avait écrite pour Flora quelques jours auparavant dépasser de sa poche. Et aussitôt, il comprit. Il comprit que *la jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de ses propres entrailles.*